

« chroniques » Memento mori

par... Martine Lyne Clop

date 14/09 et n° de la proposition | #08

« La Providence sait ce qu'elle fait lorsqu'elle met ainsi le peuple face à face avec le mystère suprême, et quand elle lui donne à méditer la mort qui est la grande égalité et qui est aussi la grande liberté...

V. Hugo



1 | Le monde

Je suis si fascinée par l'absence de liberté et d'égalité de notre siècle que je ne parle pas de l'amour du monde

2 | Monologue

Elle prend notes de ce qu'il lui dévoile pendant cette conversation téléphonique intense. Sa question inachevée : Y a-t-il des preuves en 2026 qu'un roman provient du travail d'un écrivain plutôt que d'une machine qui se reproduit elle-même, se nourrit à partir de ces signes, de ces données ? Et pourtant, dit-il, pourtant le geste d'écrire ? Il s'arrête là, comme si la phrase elle-même voulait continuer ; écrire dans son opiniâtre solitude. Il lui dit que la machine ne peut se représenter le manque dans l'être, nœuds troués du désir, la machine ne connaît pas le manque, le désir que ce manque provoque, sa structure est construite sur ce qui lui est étranger. Elle avance par encodage ? pas seulement, elle encode l'écriture et la codification même du sens du geste d'écrire. La machine ne parle pas elle informe, elle ne connaît ni l'oralité ni la littérature, ni le geste, elle apporte des réponses binaires voire ternaires ; il insiste sur ce point comme s'il s'agissait d'une chose personnelle, presque intime. Il répète que l'oralité ne meurt jamais tout à fait qu'elle se loge ailleurs dans une autre bouche un autre support sans jamais disparaître vraiment même si l'avènement de l'écriture a apporté une atrophie tout autant qu'une libération. L'écriture a effacé tout un art de la mémoire dont Homère est la trace fossile, elle est à la fois un gain immense et une perte. Il explique que la pensée orale qui procède par accumulation reste proche du récit par nécessité faute d'avoir autre chose pour se tenir debout exceptée la forme narrative elle-même sans aucun support extérieur où se déposer, se relire,

se corriger à froid ; à la différence d'une pensée écrite qui analyse, découpe, produit de l'abstraction pure ; il explique que l'écriture rend possible des pensées qui n'existent pas avant elle, ce ne serait donc pas seulement l'homme qui écrit mais l'écriture elle-même qui invente un type d'homme capable de penser autrement, d'écrire. Il reprend son souffle avant d'ajouter que l'oralité n'a pas été atrophiée par l'écriture, mais qu'elle se serait hybridée avec elle. Il se reprend deux fois sur le mot atrophie qu'il rejette, ramène comme on ramène un mot oublié, il dit, chaque nouveauté technologique entraîne de fortes inquiétudes. La machine ingère des données littéraires qu'elle transforme en signes, rien d'autre. Il rit presque en évoquant l'histoire d'un grand reporter de guerre à qui l'on présente une quinzaine de clichés, il se trompe deux fois tant il lui est difficile de distinguer la fausse photo de la vraie, il en tire, une règle simple : le vrai resterait toujours imparfait, chargé d'aspérités, d'un quelque chose d'inédit, de vivant, c'est au photographe à l'écrivain au peintre, d'insérer dans leur geste créatif des imperfections pour rendre le travail de la machine lisse, trop lisse, sans la moindre coquille, plat, sans la moindre faute pour être crédible, ou il faudra bientôt l'empreinte digitale du photographe, de l'écrivain, du peintre pour attester authenticité du créateur, de son œuvre. Quelques jours plus tard elle lui tend la feuille pour qu'il en fasse lecture, il reste silencieux un long moment. Il lui semble se reconnaître dans ce qu'il lit ; il lui manque pourtant quelque chose non pas les mots qu'elle a fidèlement gardés, mais la tension du moment où ils ont été dits, cette preuve vivante qui ne se transporte pas.

3 | Elle fait comme si

Elle fait comme si le ruissellement de la pluie ignore la tristesse de son regard elle fait comme si elle pouvait contenir sa tristesse la jouer aux dés comme si sa vie entière en dépendait elle fait comme si endosser le personnage d'Achille lui apportait la postérité là dans l'instant l'immédiat l'ailleurs elle fait comme si elle rejoignait Antigone seule debout face au monde elle fait comme si elle appréhendait une vie sans désirs ni regrets déjà noyée oubliée elle fait comme si elle ne couchait pas avec des morts chaque jour dans une clarté aveuglante elle fait comme si la Llorona ne l'accompagnait pas ne la suivait pas elle fait comme si son voyage ne finissait jamais mais se délitait en fragments construits par son écriture plurielle elle fait comme si ses mots créaient le lieu même du voyage qui ne finit jamais elle fait comme si elle était à l'écoute d'une voix transformée en œuvre d'art elle fait comme si sa peur la nourrissait l'engraissait elle fait comme si parler était se taire comme si se taire était le seuil où hurler sans bruit elle fait comme si elle écrivait pour respirer elle fait comme si la finitude de l'homme avait inventé les dieux les bibliothèques les patries les amours les livres l'écriture pour déjouer l'inévitable elle fait comme si elle avait mille ans elle fait comme si l'abandon était chose naturelle et la naissance un échec elle fait comme si le bruit des balles sifflantes dans la boulangerie était sans conséquences elle fait comme si la guerre n'avait eu aucun impact comme si elle ne la pourchassait pas elle fait comme si son insécurité était inscrite dans ses gènes comme si la sécurité l'avait dédaignée elle fait comme si le temps était suspendu dans un autre temps celui d'un impensable commencement elle fait comme si vieillir appelait un naufrage comme si cette condamnation infinie inexorable insignifiante la rapprochait de la passion fusionnelle elle fait comme si le temps la pénétrait de toutes ces voix disparues de toutes mémoires enfouies dans une tombe où en

cendres dispersées elle fait comme si ces voix psalmodiaient elle fait comme si l'on jetait de la poussière sur sa tête elle fait comme si elle se roulait dans la cendre avec un cri amer elle fait comme si créer se nourrissait exclusivement de la vie elle fait comme si l'œuvre d'art transcendait la mort elle fait comme si elle affirmait que la mort n'est rien pour elle elle fait comme si la repousser la rendait inexistante elle fait comme si notre unique face à face avec elle nous assignait à être elle fait comme si le ruissellement de la pluie effaçait avec tendresse sa tristesse.

4 | « *quand je ne suis pas en train d'écrire, simplement je ne sais pas comment on écrit* »

L'immédiate possibilité de me connaître hors de l'acte d'écrire s'évanouit dès que mon corps se détache de ma page. Écrire est le mouvement même de l'expérience au plus proche du commencement, de la genèse. L'écriture me rappelle qu'elle n'est ni moyen ni objet dont je me sers, l'écriture est sujet. Ce sujet dont le noyau — à partir du comment on écrit — devient une quête identitaire, cette personne que je ne reconnais pas tout à fait. L'impossibilité du je-ne-sais-pas-comment est une condition, non un obstacle, formulation presque exacte de ce que M. Blanchot appelle, dans *L'Espace littéraire, l'expérience de l'écrivain qui ne possède jamais l'écriture, qui n'a affaire, à chaque fois, qu'à un recommencement absolu*. Les mythes l'écrivent avant moi ; Sisyphe en dessine un parallèle. Chaque remontée du rocher est un recommencement total, sans mémoire acquise, sans progrès possible, la pierre retombe toujours au même point, effaçant l'effort précédent, je descends comme lui rechercher mon rocher chaque matin, sans qu'aucune montée antérieure allège le poids de celle qui commence. Qui suis-je quand je n'écris pas ? Une identité éphémère qui apparaît dans le présent de l'écriture, qui, le reste du temps m'abandonne

à mon propre poids comme le rocher abandonne Sisyphe au pied de la pente. Le savoir sur l'écriture se transmet ; l'âme de l'écriture ne se transporte pas, ne s'affiche pas pas hors de l'écriture ; *le dehors, espace qui ne se laisse jamais totalement approprier, ni avant ni après le geste d'écrire*. Je ne peux pas l'emporter avec moi dans l'avant, l'après, ou les périodes sans ; *je ne peux pas l'emporter dans le désœuvrement, cette absence d'œuvre au cœur de l'œuvre qui s'écrit malgré tout, dans un état de dissolution proche du centre de gravité qui me force à me retirer de moi-même, dans l'immédiate impossibilité de me saisir de l'acte d'écrire*, M. Blanchot ; il me donne à comprendre la parole errante, pas celle du quotidien, une autre, une absence qui parlerait avant que j'écrive. Cette absence de ce qui persévère, qui insiste hors du silence, c'est peut-être cela, ma pierre celle que je remonte, celle que je repousse au sommet, phrase après phrase, sachant qu'elle redescendra dès que je pose mon stylo, qu'il me faudra recommencer, recommencer encore à écrire, sans pouvoir me nommer, écrire jusqu'au jour où...

5 | *A vous la cantonnade*

Soligny la Trappe

La boutique vendait du fromage. Une caissière laïque rendait la monnaie. Odeurs de lait caillé et de cire. On pourrait croire à une fromagerie ordinaire si le silence séculaire au-delà de la porte vitrée ne demandait rien. Les bâtiments s'alignaient, XIXe siècle restaurés sur endurance des fondations du XIIIe. Ils respiraient la continuité, le savoir liturgique, une paix unique, secrète. Un pigeon traversait l'espace entre deux ailes du cloître sans bruit. Un moine était à peine visible derrière la porte vitrée, sa robe blanche en transparence aucun autre moine ne se montrerait. J'imaginai leur vie derrière ces murailles protectrices prier, faire fructifier leur

potager, traire, fabriquer leurs fromages ou peut-être, plus bas, du côté du cimetière interdit aux visites, creuser patiemment la terre qui les recevra. Méditation quotidienne sur la mort. Règle ancienne, transmise à travers les temps, dépouillement de soi, transcendance des heures. Chacun de leurs gestes, chacune de leurs respirations résonnaient hors les murs en une seule et même prière silencieuse celle de leur amour christique. Je les enviais, je jalousais l'humilité de leur quête, de leur dévotion, de leur foi. Une phrase latine me revint, celle que les Trappistes chantaient, répéteraient, psalmodieraient à l'infini d'une voix basse et douce, un murmure, de génération en génération, de siècle en siècle.

Hodie mihi, cras tibi. Aujourd'hui moi, demain toi.

Gare de banlieue, un matin différent d'autres

Demain matin comme tous les matins je descendrai les mêmes marches je composerai le même titre de transport je m'installerai sur le même quai à la même place regardant fixement le même point sur les rails comme si le vide pouvait un jour changer de visage ; je verrai passer les mêmes regards fermés les mêmes sacs trop lourds les mêmes silhouettes qui jamais ne se rencontrent, j'aurai les mêmes pensées que la veille, obsédée par ce document reçu par erreur, je le tiendrai de mes deux mains fermement de peur qu'il ne s'évanouisse en déchiffrant ces lignes, signes déliés, larmes aux yeux, assurance de ne pas être folle ; je songerai à toutes ces gares traversées enfant sans jamais vraiment les voir, au ciel gris au-dessus des rails chose familière sans nom qui pèse sur mes épaules avant même que la journée s'installe, répétition circulaire du temps. Je serai un peu ce vers de Verlaine qui remonte de nulle part.

Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville.